

entendra encore parler d'un joli petit scandale vrai ou faux.

Nous serons toujours de grands enfants !

. Le télégraphe nous annonce la mort du général Uhrich, le défenseur de Strasbourg, en 1870.

Ce brave soldat qui était retiré du service actif au début de la guerre, rentra dans l'activité dès les premiers coups de canon et fut nommé commandant de place du chef lieu de cette belle province d'Alsace, si française de cœur et dont il était l'un des plus vaillants enfants.

A la tête d'une poignée d'hommes, cinq ou six mille au plus, il soutint un siège terrible contre toute l'armée du général de Werder, qui commandait plus de 80,000 hommes.

L'investissement de la ville commença le 8 août. Le 23, le général assiégeant somma Uhrich de rendre la ville et sur son refus le bombardement commença le lendemain. Les ravages furent immenses et supportés héroïquement par la population.

Le 27 septembre, la ville dut enfin capituler après avoir reçu plus de deux mille projectiles, dont cinquante mille bombes.

Le 6 octobre, il fut nommé grand'croix de la Légion d'honneur et on lui offrit une épée d'honneur.

Plus tard on donna son nom à l'ancienne avenue de l'Impératrice.

Uhrich était un de ces braves soldats comme l'Alsace en a tant donnés à la France depuis un siècle.

. Les journaux de France nous apprennent aussi la mort d'un autre ancien soldat, Don Sarlat, capitaine de frégate en retraite, officier de la Légion d'honneur, âgé de cinquante-six ans, qui entra dans l'ordre des Bénédictins il y a quelques années à la suite de circonstances douloureuses que l'on a pas oubliées, dans sa ville d'origine, Rochefort-sur-Mer.

Lorsque les gendarmes vinrent pour l'expulser de l'abbaye de Solesmes, il avait la croix d'honneur sur la poitrine ; et au lieu de le saisir au collet, on lui présenta les armes.

Leon Sedem

DU BALAI A LA PLUME

LLONS, ma chère Marguerita, vous ne devez pas attendre après moi pour causer les amis lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ. Vous ignorez les nombreuses occupations qui me réclament, et à cette saison de l'année surtout, le balai joue, entre les mains d'une maîtresse de maison, un bien plus grand rôle que la plume.

Si je veux m'efforcer de tourner un article pour le plaisir de vous lire ensuite, je risque fort d'ennuyer mes gens en m'oubliant à parler toiles d'araignées, poussière et coin sales. Puis mes paperasses sont perdues sous les meubles déplacés, entassés ; et en train de mettre la cave au grenier, je ne sais vraiment comment arriver jusqu'à mon écritoire.

M'y voici : mais quelle mine fatiguée aura cette page !

Outre les mille et une misères d'un grand ménage, des ouvriers qui promettent et ne tiennent pas, des servantes maladroitement qui dégingolent les escaliers en brisant la moitié de ce qu'elles transportent, ou nous font attendre pour perdre un temps précieux à des riens-du-tout, moralement, je suis triste, triste, tout-à-fait triste. J'ignore un peu pourquoi. Peut-être parce que l'amie de cœur qui avait son domicile à deux pas du mien vient de s'envoler vers un somptueux home, là-bas, bien loin, dans un quartier plus fashionable ; que les bonnes et longues causeries se feront plus rares, les grandes promenades aussi.

Ensuite... je ne sais plus.

Pourtant notre vaste logement se remplit de figures nouvelles, gaies, joyeuses ; l'archet entre

des doigts agiles et bien exercés charme délicieusement l'oreille ; des voix douces et sympathiques donnent aussi leurs notes ; des oiseaux, *accouplés d'hier*, viendront, sous notre humble toit, roucouler l'immensité, l'infini de leur incomparable bonheur. De plus, *c'est l'automne, la saison que j'aime* entre toutes, avec son cortège de premiers frissons, de premiers coins du feu, de premières veillées, de premiers rapprochements intimes. C'est l'automne avec son bruissement de feuilles qui me captive, avec son sifflement de vent qui m'émeut, avec sa pluie qui bat nos carreaux. C'est l'automne qui réveille dans l'âme des pensées plus grandes, plus chaudes ; c'est l'automne qui nous fait aimer davantage ceux que nous aimons déjà, les rechercher plus encore, se blottir dans leur affection, dans leur âme comme dans un petit paradis durable, sans nuage...

Mais savez-vous qu'il y a comme ça dans la vie des instants où le spleen s'empare forcément de nous, nous rend moroses, nerveux, maussades, impatients, insupportables, jette un voile sombre, noir sur tout ce qui nous entoure. Toutes les mains que je presse, — à quelque exception près, — me semblent froides, tous les cœurs fermés, et moi-même... moi-même d'ordinaire assez franche, assez ouverte, assez abondante, je me sens devenir avare, étroite, chiche.

Donc : Le mieux à faire serait de m'effacer pour vous parler un sujet plus intéressant — élection par exemple, au risque de me faire *écornifistibuliser* par ceux qui ne pensent pas comme moi, — mais l'air imprégné de vapeur qui m'arrive de la cuisine m'annonce que la lessive va son train là, que tout le monde est occupé par la maison et que je ne ferais pas mal de laisser la plume pour reprendre l'époussette qui m'attend. Je vous laisse, Marguerita, la tâche si facile à vous, d'être charmante pour tous. Comme à l'oiseau qui nous touche du bout de l'aile en jetant quelques notes de son chant, je vous dis :

Revenez, revenez vite !

HERMANCE.

JOSEPH-ORANCE GUILBAUT DE GRANDBOIS,
ALIAS COMTE DE VILLENEUVE

Connaissez-vous Joseph-Orance,
Cet ange blond à l'œil brillant
Qu'un comte riche de la France
Vient d'adopter pour son enfant ?

Il vit le jour dans le village
Le plus français du Canada,
A quelques milles du rivage
Où Jacques Cartier aborda.

Ayant perdu ses père et mère
Au sein de son deuxième été,
Il fut ravi de la misère
Par les sœurs de la charité.

Ces femmes — que la Providence
Bénit et comble de faveurs —
Donnèrent avec abondance
Au délaissé soins et douceurs.

Et le petit oublia vite
L'humble toit de Saint-Casimir (1)
Car il avait — outre le gîte —
Trouvé des cœurs pour le chérir.

Son front rayonnait d'allégresse ;
Ses lèvres gazouillaient toujours ;
Ses mains ne donnaient que caresse
A celles qui doraient ses jours.

Oh ! que de chauds baisers sa bouche
Imprimait au front de la Sœur,
Qui, penchée auprès de sa couche,
Lui parlait du divin Sauveur !

En savourant ce pur langage,
Plus doux que le chant de l'oiseau,
Il lui semblait voir le visage
D'un chérubin sur son berceau !

Et puis lorsqu'il entendait dire
De Jésus le nom glorieux,
Alors on le voyait sourire
Et vers le ciel tourner ses yeux.

Le soir, en fermant sa paupière,
Il bredouillait du fond du cœur
Cette humble et magique prière :
Veuillez toujours sur moi, Seigneur !

(1) Saint-Casimir, comté de Portneuf, est le lieu de sa naissance.

Depuis plus de quatre semaines,
Joseph-Orance avait deux ans.
Du monde il ignorait les peines,
Les soucis, les remords cuisants,...

.

En mai dernier, un savant prêtre
Dont le pays est orgueilleux :
L'abbé Casgrain (mordant peut-être,
Mais d'un cœur noble et généreux,)

Arrivait de la vieille France,
Chargé par un comte pieux
De lui choisir parmi l'enfance
Un orphelin né sous nos cieux,

Qu'il traiterait — ce philanthrope —
Comme son légitime enfant,
Lequel étonnerait l'Europe,
Dans l'avenir, par son talent ! ! !...

— Quel est donc le nom de cet homme,
Me redira plus d'un lecteur ?
— Le Canada-Français le nomme
De Villeneuve, le grand cœur !

C'est un de ces rêveurs sublimes
Qui consolent l'humanité,
Pratiquent les saintes maximes
Et défendent la vérité !

.

Le saint abbé chez les Sœurs Grises
Alla frapper, tout radieux,
En rêvant aux milles surprises
Qu'il provoquerait en ces lieux.

Joseph-Orance était le type
De l'ange que l'on désirait ;
Mais il fit une grosse lippe
Lorsqu'il apprit le grand secret !

Et les Sœurs — ces secondes mères
Qui font oublier la maman —
Ne pouvaient, sans douleurs amères,
Laisser partir cet être aimant.

Le prêtre avait prévu les larmes
Qu'il voyait couler lentement ;
Pour les combattre, il prit les armes
D'un solide raisonnement.

Il parla du sort grandiose
Qu'à l'orphelin Dieu réservait,
Et fit comprendre au bébé rose
Qu'un homme riche il deviendrait !

.

Deux mois ont fui depuis la scène
Que je viens de peindre à grands traits ;
L'enfant, sur les bords de la Seine
Loge aujourd'hui dans un palais !

Le comte et surtout la comtesse
Lui prodiguent tous les égards,
Voulant dissiper la tristesse
Qui voile parfois ses regards ;

Car l'orphelin dans notre ville
A laissé sa petite sœur
Sous les lambris du même asile
Où s'attacha son tendre cœur.

Mais la tristesse chez l'enfance
Ne dure à peine qu'un matin,
Aussi bientôt Joseph-Orance
Comprendra-t-il son beau destin.

Que sera-t-il plus tard ? mystère !
C'est le secret du Créateur.
Priions pour que ce jeune frère
Soit notre vrai libérateur.

.

Ecoutez le cri d'espérance
Que jette un peuple triomphant ;
Le pays retourne à la France
Sous la forme d'un bel enfant !

J. B. CAOÛTTE.

Québec, 15 juillet 1886.

Une panacée sublime. — Nous recommandons fortement l'usage d'un merveilleux remède sous l'influence duquel tous les maux qui affligent l'humanité disparaissent infailliblement. Il guérit la tristesse, la misanthropie, la morosité, toutes les maladies du cœur et du cerveau, sans excepter même les maladies imaginaires. Avez tous les matins à jeun, et pendant toute l'année, dans une tasse de café pur et non sucré, les ingrédients suivants :

Une once de patience
Deux onces de gaieté
Une once de philosophie
Deux onces de courage
Et une once de persévérance,

saupez légèrement avec deux grains d'insouciance, délayez bien le tout et buvez chaud. Les dames, ordinairement plus délicates que les hommes, pourront sucrer le mélange ci-dessus avec une once de douceur.